

# SANTA

Philippe Masteau

Philippe Masteau

Santa

© Philippe Masteau, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0842-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Journal « La dépêche niortaise »  
Une du samedi 18 décembre 1999  
VENDREDI SANGLANT à NIORT !  
8 MORTS !

Hier, vendredi 17 décembre, vers 5h30 du matin, un hold-up a eu lieu dans les locaux de l'hypermarché « le Méga », à Niort.

Sous la contrainte d'une arme à feu, tenu par un individu habillé en père Noël, connu sous le surnom de « Santa » et loin d'en être à son coup d'essai, le sous-directeur a dû ouvrir le coffre-fort contenant la recette des derniers jours, avant d'être froidement abattu. Deux autres personnes, présentes sur les lieux, ont connu le même sort.

Les policiers, arrivés sur place peu après, n'ont pu que constater leur décès, ainsi que la fuite de l'assassin. Aucune autre victime n'était alors à déplorer.

Malheureusement, le soir même, la série noire a continué avec une terrible fusillade à la réception du château de la Motte, située à la sortie de Niort. Vers 20h30, cinq personnes y ont perdu la vie, dont le réceptionniste, monsieur Bannier, bien connu de nos lecteurs pour tenir une rubrique hebdomadaire sur le savoir-vivre, dans notre supplément « Loisirs ».

Un policier, dont les autorités nous ont demandé de ne pas révéler le nom pour des raisons de sécurité, protagoniste de la fusillade, se trouve toujours entre la vie et la mort au moment où nous publions

Les quatre autres victimes, comme les trois du matin, seraient des ressortissants étrangers.

Suite au drame, le Méga a été fermé le reste de la journée de vendredi. D'après nos sources, le préfet devrait autoriser sa réouverture ce samedi matin à 9h, afin de permettre le déstockage des denrées périssables.

(Photos et suite de l'article en page intérieure)

# I

Vendredi 17 décembre, à l'heure du braquage.

Commissariat de Niort

Même assis près du radiateur électrique dans son espace-bureau, et engoncé dans son pardessus avec le col relevé, l'inspecteur Ménardeau n'arrivait pas à réchauffer.

La température extérieure frisait les -5, et le commissariat, vétuste, prenait l'air de partout. De poser du double vitrage aurait été le minimum, mais aucun budget n'avait été alloué à cet effet. Déjà que les pneus des voitures de service étaient lisses, et que personne ne parlait de les changer, alors des fenêtres...

Cette garde de nuit n'en finissait pas. 5h25 du matin, et encore 35 minutes à attendre jusqu'à la relève. Quelle galère ! D'habitude, de faire des réussites l'aidait à passer le temps, mais cette fois-ci, le froid le gelait jusqu'aux os, et il n'arrivait pas à se concentrer.

Son alcoolisme n'arrangeait pas non plus les choses. Il s'abstenait de boire durant ses services, et cette soif inextinguible, qui déchirait ses entrailles et mettait son cerveau en ébullition, en venait à cramer un paquet de calories, d'où le refroidissement de son corps. C'était ce qu'affirmait un collègue, inspecteur comme lui, également alcoolique et toujours frigorifié. Cette théorie, bien qu'étrange, était à prendre en considération, car le collègue avait été étudiant en médecine durant six mois avant d'entrer à l'école de Police ; il s'était d'ailleurs mis à picoler là-bas.

De s'enfiler un verre à cet instant aurait assurément remis en route sa chaudière interne mais d'être de garde, responsable de nuits, l'obligeait à restreindre sa consommation pour ne pas se retrouver complètement ivre. De l'être aurait eu des conséquences catastrophiques sur sa carrière déjà chancelante.

Au commissariat, si pas mal d'employés buvaient, un minimum de maintien était malgré tout requis pour ne pas ternir la réputation de la charge. Les pochetrans déclarés, ceux qui marchaient en crabe et dont les propos étaient aussi clairs que du mandarin, se retrouvaient vite mutés dans un trou perdu.

Un verre de Ricard uniquement toutes les deux heures, pas plus. 22h, pour le

début de la garde, minuit, 2h, 4h, et finalement 6h, afin de fêter la quille. Il aurait pu être chef de gare.

Au coup de gong, il plongeait quasiment dans un tiroir de son bureau, transformé en bar, et préparait sa dose. Un verre, une petite carafe d'eau pour brouiller son poison, versé d'une bouteille anonyme ; il avalait enfin la concoction, le bien-être l'envahissait aussitôt des cheveux aux doigts de pieds, et sa vie médiocre pouvait de nouveau filer son cours. Malencontreusement, très vite, le besoin faisait doucement son retour et l'attente, douloureuse, recommençait. S'il craquait, il était fini ; un verre en entraînerait un autre, et l'avenir serait alors à jamais anisé, avec tout au bout, le naufrage.

Dans le fond, il savait le combat perdu d'avance, mais de n'être âgé que de 39 ans le poussait malgré tout à se battre contre la décrépitude ; un reliquat de fierté.

Tout au long de la journée, la gestion de son alcoolisme accaparait une grande partie de son temps. Lors des enquêtes à l'extérieur, une flasque, glissée dans une de ses poches de veste et remplie du précieux liquide, abreuvait le monstre assoiffé dans ses entrailles, en attendant que le tiroir magique prît le relais au commissariat. Une organisation bien rodée ; un verre avalé voyait le suivant déjà planifié.

La facilité n'avait pourtant pas toujours été au rendez-vous : encore un an plus tôt, au commissariat, de se biturer sans trop attirer l'attention ressemblait à un chemin de croix, en l'obligeant à bosser dans une grande pièce en compagnie de huit collègues, quatre inspecteurs comme lui et quatre administratifs.

L'agacement avait soudain saisi Ménardeau, fatigué de foncer dans les toilettes pour étancher sa soif ! Le radeau de la Méduse avait dû offrir plus d'intimité ! En compagnie du collègue ayant fait des études de médecine, il s'était rendu sur un chantier de construction pour effectuer un contrôle de papier d'identité. Banco dès le début de l'opération : le premier plâtrier aux cheveux crépus harponné s'était révélé un travailleur clandestin.

Aussitôt, un deal lui avait été proposé : direction le commissariat pour quelques travaux d'aménagement, ou alors, placement dans un centre de rétention. Juste une menace pour le terroriser, car de l'arrêter les aurait obligés à remplir une tonne de paperasse. De toute façon, le juge l'aurait aussitôt libéré, car la France avait plus besoin de bons plâtriers que de policiers alcooliques.

Le pauvre hère, terrorisé, avait évidemment accepté de bosser à l'œil. À l'aide de matériaux fauchés sur le chantier, le travail avait été réalisé dans la journée.

Un boulot de toute beauté : l'édification de plusieurs espaces grâce à des plaques de placo de 180 centimètres de haut sagement placés, offrait depuis à chaque occupant de la pièce une planque bienvenue. Désormais, comme des coqs en pâte, ils étaient. Plus besoin d'être obligé de renifler les petites et grosses commissions de leurs collègues pour picoler.

Il arrivait bien sûr à Ménardeau d'être complètement saoul à la suite de petites fêtes organisées au commissariat, ce qui ne prêtait pas à conséquence, car la plupart de ses collègues l'étaient également. En retournant à sa voiture à la suite d'un anniversaire bien arrosé, il avait même une fois fini aux urgences à cause d'un réverbère ayant eu l'audace de se dresser sur son chemin. Impossible de l'éviter ; il s'était senti attiré, quasi aimanté.

Pas trop de bobos heureusement : une dent de fêlée et trois points de suture sur le front. Trois jours d'ITT passés en accident du travail par le responsable administratif du personnel, qui était un copain de bar.

Restaient les gardes de nuit, qui l'obligeait, en tant que responsable, à rester à peu près sobre, bien que les alertes fussent en général sans conséquence ; les flics de services y fondaient et réglaient le problème. À vrai dire, de mettre le nez dehors n'avait pas ses faveurs, car certaines interpellations, d'individus sous l'emprise de la boisson, se révélaient parfois musclées, et un mauvais coup était vite attrapé. Tout le monde n'avait pas l'alcool débonnaire comme lui.

Ainsi, ses gardes s'écoulaient tranquillement. Dans le commissariat endormi, le silence était agréable, seulement déchiré parfois par les cris courroucés d'ivrogne raflés. Tranquil dans son petit coin, les réussites se succédaient, sans bien sûr oublier la tournée du patron, toutes les deux heures...

\*

Mais ce vendredi matin 17 décembre, il se sentait oppressé, vraiment mal à l'aise ; cette garde devenait tout simplement insurmontable. Un nouveau seuil était en train de se franchir en lui, comme s'il arrivait au bout de sa volonté ; ses yeux n'arrêtaient pas de faire la navette des cartes à sa montre. Bon sang ! Il avait tant besoin d'un verre !

5h37 ! Cette maudite trotteuse semblait faire du surplace ! Elle le rendait dingue ! Espérant un miracle, il porta la montre à son oreille et de la constater marcher normalement le remplit de désespoir ! L'arrêt de la tocante aurait donné le feu vert à un verre, au bénéfice du doute. Voilà où il en était rendu.

Sachant être sur le point de céder, il réussit pourtant à tenir le coup en s'imaginant étrangler Marie-Ange, son ex ; une certaine euphorie s'empara même de lui. Heureusement, de penser à elle continuait à le mettre en rage, et l'aidait à passer les caps difficiles.

Cahin-caha, l'heure approchait, les secondes défilaient, la délivrance était en vue. 5h49. L'euphorie monta en lui en se sachant être en train de surmonter cette nouvelle épreuve. Alcoolique assurément, mais déterminé ! Ah, il allait le mériter, son verre !

Et brusquement, patatras ! Coup de téléphone à 5h55 ! C'était l'accueil, une urgence ! Des coups de feu dans une grande surface de Niort, le Méga ! À cinq minutes de sa dose, et de la fin de son service !

Normalement, un collègue aurait déjà dû être présent pour prendre la suite de la garde, mais celui-ci était toujours en retard. Un sale défaut, qui le faisait d'ailleurs être surnommé "Pile-poil" ! Quelle poisse !

Se sachant devoir se rendre sur place et faisant fi d'une poignée de minutes, il y avait urgence, il était prêt à se servir un verre en vitesse, quand un policier de permanence nommé Poussin, un jeunot tout feu tout flamme, se précipita dans son espace et se planta à côté de lui, avec vue plongeante sur l'intérieur du tiroir, juste tiré !

— Faut qu'on y fonce, m'sieur Drucker ! lança Poussin.

Drucker était le surnom de Ménardeau, du fait de sa ressemblance frappante avec l'animateur. De partager également le même prénom, Michel, ajoutait à l'analogie. Si ce surnom n'avait rien d'infamant et ne le dérangeait en rien, le bon fonctionnement de l'institution exigeait le respect de la hiérarchie, et il mit les choses au point avec le polisson :

— Pas Drucker, mais chef, d'accord ? Et j'arrive dans une seconde !

Il aurait pu se faire appeler "capitaine" comme le lui permettait la nouvelle législation, mais ce titre l'indisposait, trop pompeux. Autant rester un inspecteur médiocre.

— D'accord, chef ! acquiesça Poussin, pas vexé pour un rond et sans bouger pour autant, se mettant même à trépigner sur place d'impatience, ce qui obligea finalement Ménardeau à fermer le tiroir et à se lever, en lâchant un soupir de résignation.

Gros problème, car la flasque, dans sa poche de pardessus, était vide, et

impossible, avec Poussin collé à ses talons, de prendre sa réserve de secours, une canette de Canada Dry remplie du précieux liquide, planquée dans un classeur !

Ayant plus d'un tour dans son sac, pas plus rusé qu'un buveur, de laisser son écharpe suspendue au portemanteau lui parut une excellente idée afin de revenir ensuite la récupérer, mais Poussin le nota !

— Z'avez oublié votre écharpe, chef !

Pire que le sparadrap du capitaine Haddock, celui-là !

La mort dans l'âme, Ménardeau la saisit et suivit le jeune emmerdeur qui caracolait devant lui, excité comme un muscadin se rendant à son premier rendez-vous galant. L'estafette de permanence, garée dans la cour du commissariat et déjà en train de chauffer, débordait de képis tout aussi énervés.

Comme les effectifs sur place n'étaient plus suffisants, un ancien ordonna à Poussin de retourner à l'accueil, ce qui fit renauder ce dernier, et claquer la portière derrière Ménardeau avec violence ! Des coups à se faire ratatiner des doigts ! Sale petit... !

Dans l'estafette, l'air était aussi glacial qu'à l'extérieur, et pour ne pas arranger les choses, le chauffage du véhicule ne devint efficient qu'en arrivant sur le parking du Méga, situé à 5 kilomètres du commissariat. De faire le trajet en mobylette aurait été moins éprouvant. Tous grelottaient à l'intérieur ; il y avait du congé maladie dans l'air.

À 6h21 du matin, fin décembre, si la nuit était complète, les lampadaires automatiques de l'immense parking crachaient heureusement de la lumière à tout va. Toutefois, réglés sur les heures creuses, ils s'éteignirent brusquement à cet instant, et la soudaine obscurité fit perdre les pédales à un des pandores : « C'est un guet-apens ! On nous attend ! » s'écria-t-il en se lançant à vouloir dégainer son arme de service, ce qui alarma Ménardeau :

— Eh ho ! Range ton artillerie ! On est à Niort, pas à Chicago !

Encore un qui avait vu trop de films ! Pas plus dangereux qu'un képi nerveux. À tout prendre, Ménardeau préférait mourir de la cirrhose que d'une balle perdue.

Malgré une bise cinglante, un groupe important d'employés discutaient devant l'entrée principale, celle-ci si abondamment éclairée qu'elle ressemblait dans la nuit noire à une soucoupe volante d'un film de série B. Les braqueurs devaient s'être carapatés depuis déjà un moment pour que les employés fussent là à

palabrer.

L'estafette se gara devant eux en dérapant sur plusieurs mètres, ce qui fit s'égailler les plus proches, telles les poules d'une basse-cour ! Il avait gelé durant la nuit, et les pneus lisses de l'estafette n'arrangeaient pas les choses.

— T'es dingue, Roger ! T'aurait pu les écraser ! cria un policier au conducteur, qui renâcla, pas content :

— T'auras qu'à prendre le volant la prochaine fois, toi ! ce qui fit répliquer à son critique :

— Tu sais bien que j'me suis fait sucrer mon permis ! Chopé avec 1,5 gramme !

Grosse marrade nerveuse de la "team", sans la participation de Ménardeau qui n'avait pas vraiment le boyau de la rigolade, car le manque le travaillait.

La situation ne semblant présenter aucun danger, autrement de lacer sa chaussure lui aurait donné le prétexte pour faire passer un policier devant lui, il descendit le premier de l'estafette afin de jouer les caïds, la main enfoncée à la Napoléon dans son pardessus, comme si elle se trouvait posée sur la crosse de son pistolet. Une attitude qui impressionnait toujours le public.

En réalité, l'arme était restée dans le tiroir de son bureau. Il évitait de la porter après l'avoir fait tomber par terre dans un bistro. Une balle se trouvait dans le canon, le coup était parti, avait traversé un mur en plâtre, ainsi que la casquette d'un petit vieux en train de se soulager dans les toilettes d'à côté. Oh, la trouille ! S'en étaient suivies plusieurs tournées générales payées par Ménardeau pour écraser le coup.

Dans le fond, les armes le dégoûtaient. Vraiment à se demander ce qu'il faisait dans la police, alors que de se balader avec un pistolet ou un revolver était le rêve de la plupart des hommes. Des collègues avaient investi dans des Manhurin, ou des Glocks, mais lui continuait à trainer un vieux pistolet Le Français 7.65<sup>1</sup>, acheté à un collègue partant à la retraite.

De se retrouver au milieu d'une fusillade n'était de toute façon pas dans ses intentions. Il avait déjà donné 13 ans plus tôt à Versailles, lors de sa première affectation. Le braquage d'une banque. Les balles volaient pire que des frelons. Bien que planqué prudemment, il en avait ramassé une dans une fesse ; un ricochet malheureux. Lui, le roi des trouillards, avait réussi à se retrouver blessé !